

Séminaire 2012-2013

Faculté de médecine - Université Paris 13
Département de Psychopathologie Clinique de l'Enfant et de la Famille

Coordination : Catherine Le Du, Pr Thierry Baubet

« Accompagner les mineurs et jeunes isolés étrangers : théories et pratiques. »

Dans la continuité du séminaire de l'an dernier, nous poursuivons notre travail autour de la prise en charge des Jeunes Isolés Étrangers. Après avoir rappelé la clinique spécifique liée aux interactions entre adolescence, voyage migratoire et trauma, nous orienterons nos séances sur la question de la place et du rôle de l'interprète, l'importance de l'expression de la plainte somatique, la problématique des JIE marocains migrant vers les pays d'Europe du Nord, etc. Ces séances alterneront avec des présentations et discussions cliniques s'articulant autour de points majeurs : la question du secret, de la narrativité, du poids du mandat familial, etc. La question de la souffrance psychique chez ces jeunes, l'approche transculturelle, l'impact des incertitudes et difficultés administratives sur la relation avec le MIE ainsi que la diversité des approches européennes demeurent le fil conducteur de notre réflexion commune.

Après chaque exposé, un échange avec les participants aura lieu.

Séance 5 : « Mineurs Isolés Etrangers : études de cas d'orphelins. »

Intervenant : Jonas Roisin, psychologue clinicien au CAOMIDA de France Terre d'Asile (foyer d'accueil pour Mineurs isolés étrangers demandeurs d'asile) depuis plus de 4 ans.

Le foyer CAOMIDA accueille les jeunes demandeurs d'asile pendant environ 18 mois jusqu'à leur majorité.

Questionner « l'être orphelin » ?

Ce mot « orphelin » m'est apparu un jour alors qu'il n'était jamais prononcé. On parle en général de mère ou de père décédé.

C'est en discutant entre nous (l'équipe) que nous avons conclu que ce genre de foyer, tel le CAOMIDA, était aussi un orphelinat.

Cas de 2 jeunes orphelins suivis depuis 3 ans (durant leur prise en charge au CAOMIDA et après leur sortie du dispositif)

Ils sont arrivés à peu près au même moment dans le foyer et sont restés l'un et l'autre environ un an et demi.

Ils avaient 16 ans à leur arrivée.

Le premier s'appelle A., il est tchadien et avait 16 ans à son arrivée (il a aujourd'hui 19 ans). Demandeur d'asile, il est arrivé du Tchad en avion. C'était un voyage subi et décidé par sa grand-mère pour le mettre à l'abri. Son père est mort peu de temps avant qu'il arrive en France (c'est un orphelin récent).

Du fait de l'incertitude s'agissant de sa mère (est elle en vie et si oui où est elle ?), son deuil est compliqué.

Le second s'appelle B., il est afghan et avait lui aussi 16 ans à son arrivée. Demandeur d'asile, il est arrivé de Grèce en avion, après avoir passé 2 ans à vivre de trafic (passeur, mafia etc.) C'est un orphelin ancien. Il explique avoir perdu ses parents lors d'un bombardement par les américains (« les bombes venues du ciel » qui rasant le village alors qu'il est à l'école). Lors de ce bombardement, il perd ses parents et des frères et sœurs.

Pourquoi avoir choisi de présenter ces 2 jeunes ?

D'une part, ils font partie des rares jeunes qui pénètrent dans l'alliance thérapeutique, qui construisent, qui travaillent et qui adhèrent au cadre confidentiel du bureau du psy d'un foyer.

En effet, les jeunes qui tissent une confiance forte, qui ont vraiment confiance en la confidentialité de cet espace à l'intérieur même du foyer sont peu nombreux. Davantage vont travailler des choses de leur psychisme ailleurs, dans d'autres lieux de psychothérapie.

D'autre part, j'ai choisi ces jeunes parce qu'ils m'ont choisi.

Ils ont quitté le foyer depuis plus de 18 mois, mais ils continuent à venir me voir régulièrement selon leur propre besoin, désir.

Ce sont également deux jeunes qui m'ont à un moment obligé à me placer dans une position d'« avocat de la défense » eu égard à leurs comportements au sein du foyer et avec l'équipe éducative (qui a beaucoup souffert du fait de leurs comportements). Je me retrouvais parfois seul à concevoir que ces comportements, qui mettent à mal la loi, étaient le reflet de mal être ou de souffrance.

Questionnement:

Comment ces jeunes ne sombrent pas ? Où puisent-ils leurs ressources ? Qu'est ce qui fait symptômes, qu'est ce qui continue à révéler une souffrance, une difficulté à vivre ou à survivre ?

Pour m'aider dans cette question, je lis « L'adolescence volée » de Stanislas Tomkiewicz (1999), psychiatre.

L'auteur a grandi en France à partir de la fin de son adolescence et a beaucoup travaillé avec des jeunes, pour certains marginaux, pour qui cette question « comment ne pas sombrer ? » se posait aussi.

Il évoque la résilience et explique qu'aux Etats-Unis pendant longtemps ce concept se focalisait sur la vulnérabilité. Tomkiewicz travaille dans les années 90 sur les facteurs qui font qu'un individu arrive à s'en sortir après une catastrophe.

Il dit « j'ai voulu y réfléchir à mon tour me faisant théoricien et objet de recherche à la fois pour préciser les facteurs qui permettent d'expliquer comment un adolescent, après l'enfer du ghetto de Varsovie et des camps arrive à devenir médecin et directeur d'une unité de recherche à l'Inserm ».

En effet, il explique/évoque dans son livre pour la première fois : « ce qui va faire moteur à son être psychothérapeute », à savoir son adolescence volée. En effet, il était enfant dans le ghetto Varsovie, enfant lors de la déportation de sa famille et de lui-même. Il explique qu'il n'en avait jamais parlé avant.

Les facteurs de résilience peuvent être exposés en 3 groupes, en suivant la trajectoire du sujet.

Ce sont des groupes temporels : avant, pendant et après la catastrophe

On imagine souvent que la majorité des jeunes MIE arrivent au foyer dans une temporalité post catastrophe. Or, il est intéressant de voir que cela dépend de chaque jeune : certains sont dans la catastrophe au moment où ils arrivent, alors que d'autres sont vraiment dans un état post catastrophique.

➔ Avant la catastrophe :

Il convient de regarder l'état de la famille dans lequel vit le jeune, la question de l'amour à l'intérieur de cette famille et de la capacité à projeter dans l'avenir l'individu ainsi que la capacité de définir un idéal du moi solide, nourrit et alimenté.

➔ Pendant la catastrophe :

Dans le ghetto de Varsovie, Tomkiewicz a fait deux tentatives de suicide alors qu'il était adolescent. Il rencontre par la suite un psychiatre, pour une courte psychothérapie, qui l'aide à restaurer son narcissisme et sa croyance en l'avenir.

Il y a là une rencontre avec quelqu'un.

Question de la solidarité de l'entourage, solidarité communautaire : Tomkiewicz rappelle qu'il a été extrêmement important pour lui d'observer qu'il y avait une rébellion à l'intérieur du ghetto de Varsovie, il y a senti une solidarité dans les camps qui l'a traversée.

➔ Après la catastrophe :

Le facteur principal d'adaptation selon Tomkiewicz est l'état de la société où vit le jeune rescapé. Il explique à quel point lui a été sauvé par le dispositif français qui l'a accueilli (lors de son accueil en France il est très rapidement scolarisé et peut ainsi mettre en œuvre le rêve qu'il avait depuis longtemps à savoir, devenir médecin et ainsi intégrer en lui ses parents décédés qui avaient ce projet pour lui).

=> Ce sont ces différents éléments qui m'ont aidé à réfléchir à ces jeunes là.

J'ai rencontré A. alors qu'il était en pleine catastrophe. Le décès de son père était frais, il avait l'image obsédante de son enterrement, de sa tombe.

Il n'avait pas fait le choix de prendre cet avion pour « quelque part », il était complètement dedans.

Ce qui va être intéressant c'est de regarder l'évolution à partir de quelqu'un qui est dans la catastrophe.

B., a connu la catastrophe dans son enfance, elle est constitutive de son fonctionnement psychique. Son histoire avec la France constitue un après catastrophe.

Je sais qu'il est risqué de faire des comparaisons. Faire des rapprochements entre les jeunes sous prétexte de situations communes est même très fortement déconseillé.

Mais du fait qu'il s'agisse de deux orphelins, que chacun s'investisse dans un travail de parole au cours de la même période etc. permet un écho entre ces 2 situations (plutôt qu'une comparaison).

Ce qui est intéressant dans ce travail c'est d'être soi même dans une temporalité égale et que dans la même journée on puisse avoir des entretiens avec 2 jeunes qui vivent dans des temporalités extrêmement différentes l'un de l'autre.

Ces jeunes restent en vie malgré tout.

Ils connaissent des moments où ils sombrent dans la dépression l'un et l'autre, frôlent souvent la mort (pour l'un la sienne propre, dans le réel, par des moments de passage à l'acte auto agressifs très graves avant de venir et en étant là, pour l'autre la mort d'autrui - la vie le met régulièrement en contact avec des gens qui vont mourir à côté de lui, la mort est omniprésente).

Pour ces 2 jeunes, des troubles du sommeil extrêmement importants sont observés.

A. souffre d'un ulcère terrible.

Ces symptômes illustrent à quel point ces jeunes luttent pour trouver un sens à la vie malgré tout.

Leur lutte est visible.

➔ Avant la catastrophe : la qualité de la famille

Pour A., il a grandi dans un grand village du nord du Tchad assez désertique au sein d'une famille unie jusqu'à ces 14 ans, c'est à ce moment là que sa mère est partie avec son grand frère et sa petite sœur : désunion de la famille nucléaire. Il attribue cette désunion au choix du père de participer à la guerre contre l'armée gouvernementale, de rester là au sein du peuple Goran qui n'est pas du côté d'Idriss Déby Zaghawa au pouvoir au Tchad. Dans ses souvenirs, sa mère aurait voulu qu'il vienne avec le reste de la famille dans un autre pays pour une nouvelle vie. A. habite avec son père, son oncle et la mère de son père et dit ne pas se soucier beaucoup du départ de sa mère et de la fratrie. Son père semblait n'être que très peu avec lui : au début, il y a tout le fantasme lié au père qui est en guerre et qui décède dans les combats. Quelques années après, il m'expliquera que les raisons de son départ vers la France n'ont rien à voir avec Idriss Déby et l'armée gouvernementale mais avec un problème qui en résulte entre le village et son père. Il explique qu'il n'était nullement politisé adolescent. Ca n'est que quand il arrive en France qu'il devient politisé et déprimé. Il a beaucoup de souvenirs dans son psychisme de sa relation avec son frère, avec l'ensemble de la famille, mais aussi beaucoup de souvenirs de violence, de bagarre, d'armes à la ceinture, de coups de couteau avec d'autres jeunes.

Le climat de vie au village est raconté comme heureux mais on sent que c'est très tendu et que les armes sont présentes. La figure du combattant est très présente dans son idéal du moi, et l'identification au père y est pour beaucoup comme le climat qui règne dans le village où on sent que ça combat. Dans les premiers mois il évoque sa souffrance de ne pas avoir pu honorer cette figure du combattant. Il me parle de honte, sa grand-mère a décidé pour lui, il quitte la guerre pour l'Europe en paix. Il en résulte un sentiment de culpabilité extrêmement vif et très déséquilibrant les premiers mois de sa vie en France.

Cela vient faire barrage à la pulsion de vie : d'une part il y a l'image de son père décédé qui est obsédante et qui l'appelle (la mort à ce moment là prend la place dans sa vie : « il faut que je meurs, c'est une obligation, je suis un lâche car je n'ai pas affronté la mort, je n'ai pas pris la place de mon père mort dans la lutte »). Le voyage a impliqué une transgression de cet idéal du moi. Il est intéressant d'observer comment il survit avec cette honte, cette culpabilité.

Là il y a de « l'être orphelin » : cette résilience de cette transgression ne peut se faire que tout seul (même si Tomkiewicz dit que cela n'est pas possible). Ce jeune homme est seul même si il y a quelques personnes en qui il peut faire confiance.

Dans son enfance, il y a eu de la vie familiale qui lui a permis de rentrer dans une relation de confiance, un narcissisme qui n'est pas effondré mais très attaqué par l'absence ou l'abandon de sa mère et de son frère. Beaucoup de souffrance va être exprimé en entretien à leur égard : le départ de la mère et de la fratrie se serait fait insidieusement en 2006 « je ne sais pas ce qu'elle est devenue, je ne sais pas si je vais pouvoir la chercher, quelle mère ne donne pas de nouvelles pendant 4 ans, est-elle morte ? »

L'idéal du moi en référence au père : mon père n'est pas mort pour que je devienne peintre en bâtiment. Actuellement il est en chaudronnerie, il a donc du beaucoup plier pour parvenir à n'être que un chaudronnier. Il m'a raconté comment il s'est effondré dans le cabinet de l'ophtalmo dans les premières années où il est arrivé lorsqu'il a appris que sa vue n'était pas bonne et qu'il ne deviendrait pas pilote de chasse.

La confiance en l'autre et le sentiment d'être digne d'intérêt, digne d'amour sont des germes qui ont été peu abimés malgré tout et qui lui permettent de tisser des liens authentiques avec des personnes ici.

Pour sa part B. dit lui-même qu'il ne fait confiance à personne. Depuis le début, je sentais bien que la perte de ses parents, lorsqu'il était tout enfant, avait créé une désillusion, un traumatisme ontologique de base dont il ne parle pas sauf à l'OFPPRA. Il se trouve que je l'ai accompagné à l'OFPPRA parce que la juriste était absente et parce qu'un lien de confiance s'était créé avec moi. L'audience à l'OFPPRA avait suivi de quelques semaines un passage à l'acte auto agressif très grave (il s'était lacéré les avants bras avec des tessons de bouteille). J'étais très contenant et portant pendant cette période là. Ce fut la première fois que j'assistais à un entretien et ce fut la première fois pour lui qu'il devait raconter les détails de sa vie, se remémorer des détails de sa vie, parler du moment où il était enfant. Il raconte qu'un jour en rentrant de l'école il a découvert son village bombardé et sa famille morte. Il n'a jamais eu l'occasion d'en reparler. Il se présente lui-même comme orphelin, cela fait parti de son identité, de sa présentation. Il dit « j'ai pas papa, j'ai pas maman » mais ne prononce pas le mot orphelin.

Cela vient alimenter une difficulté extrême : l'impossibilité d'entrer dans une relation de confiance, une alliance thérapeutique qui permettrait de travailler davantage. Son inconscient travaille et je ne sais pas où me placer.

B. fait beaucoup de mauvaises rencontres dans sa vie: il quitte l'Afghanistan lorsqu'il a une dizaine d'années et se rend au Pakistan. Il va passer plusieurs années à Lahore, une grande ville du Nord dans des medersas (écoles coraniques/orphelinats) très puissantes. Il vit avec plus de 200 jeunes dans ces écoles. Parmi les mollahs, il y a le fils d'un des mollahs qui abuse de beaucoup de jeunes. Il explique que le mollah a essayé d'avoir des relations sexuelles avec lui et que son refus a entraîné une chose terrible : il s'est fait couper un morceau de langue. Cet acte va le placer hors de l'école coranique : il est hospitalisé, il tente de mourir, etc. Il fait

reposer sa demande d'asile sur tout un pan de son histoire, à savoir toute une période pendant laquelle il a été embrigadé dans des camps d'entraînement pour préparer le djihad.

En psychothérapie, il y a clairement eu des moments où il associe cette période à un lavage de cerveau (avec une appréhension que la situation se réitère, se répète).

Les mauvaises rencontres continuent : lors de son voyage vers la Grèce, beaucoup de gens font l'expérience de torture, que ce soit des gens du Bangladesh, de l'Inde, de l'Afghanistan, du Pakistan, etc., notamment lorsqu'ils sont pris en charge par des passeurs kurdes. La situation pour les jeunes notamment qui souffrent d'isolement est absolument terrible. Certains de ces jeunes sont kidnappés et sont condamnés à vivre dans une maison. Les kidnappeurs contactent la famille pour que celle-ci envoie de l'argent pour que le jeune puisse continuer le voyage, le chemin. Or il n'a personne à qui demander de l'argent et donc subi des tortures régulières mais il résiste et n'a absolument pas de monnaie d'échange. Au bout d'un moment, les passeurs lui proposent d'être lui-même bourreau, puisqu'il en a l'étoffe (avoir pu être aussi résistant c'est donc qu'il est capable de passer de l'autre côté). Mais il refuse et va jusqu'en Grèce. Il y vit pendant plusieurs années dans un climat de migrants impliqués dans des trafics de personnes et de drogue. Il fait le voyage seul jusqu'en France avec des faux papiers et un dispositif balisé (il explique qu'il savait précisément ce qu'était un faux papier, un faux passeport, etc.)

La solidarité et la communauté à l'entourage : du fait qu'il n'a pas la même histoire que les autres, cela fait d'B. quelqu'un de singulier, qui tout au long de sa prise en charge, au sein du foyer, avait un statut particulier (les autres vont avoir peur de lui). On sent bien que lui n'a pas fait le même chemin. Il est orphelin et cela le met dans une situation particulière. Il a mis beaucoup de temps avant de s'agréger au groupe d'afghan.

Pour B., la catastrophe a commencé depuis qu'il est enfant. Son arrivée en France est investie par lui comme une souffrance et il va faire preuve d'énormément de contrôle de lui-même, de tolérance. Il comprend les enjeux qui existent à l'égard des institutions que ce soit l'école, le foyer, l'OFPPRA. Il rentre dans le jeu, il essaye de le comprendre, il veut une nouvelle vie, il l'imagine avec énormément de mégalomanie. Il a ce désir d'être un héros, un survivant, et il faut que la France le reconnaisse à la hauteur de ce qu'il est, et que sa vie soit une réussite. En même temps il trouve que cela met beaucoup de temps à venir donc la dépression vient résulter d'un idéal du moi en France qui ne parvient pas à être congruent avec la réalité.

La rencontre avec le psychiatre : les deux jeunes ont choisi de me rencontrer.

Ils ont opéré une démarche difficile en foyer, celle de venir en entretien pour se libérer d'un trop plein d'activité psychique, trop plein d'agressivité et de dépressivité.

Démarche également difficile de faire pleinement confiance en la confidentialité garantie pendant les entretiens et de permettre à ce trop plein de s'exprimer en mots, en larmes, en silence.

A. va par exemple un jour m'apporter un grand couteau de cuisine qu'il voulait utiliser à mauvais escient contre une accompagnatrice qui était chargée de l'aider à trouver un stage et un bidon d'essence pour brûler le foyer. Parvenir à s'inscrire dans ce genre de travail au sein même du foyer est rare.

A. parle nos échanges : « Te parler c'est le signe que ça va bien. Ne pas te parler est associé avec la mort, le non sens de la vie, l'absurdité des guerres partout, l'absence de ma famille, ne

parler à personne, vouloir que tout le monde meurt ». Le fait de venir me voir régulièrement c'est le signe que ça va : « Si je viens te voir c'est que ça va, et que je n'ai pas choisi la délinquance ».

Certains orphelins disent vouloir être délinquant.

S'agissant d'A., je constate qu'il y a bien quelque chose qui fait moteur lorsqu'il vient me parler, me rendre témoin de ce qu'il est dans la catastrophe.

A. dit « Sois témoin que la vie m'en veut ».

Il s'agit là du sentiment de « malédiction » : il est venu régulièrement m'annoncer les mauvaises nouvelles qui le touchaient: la mort de son meilleur ami au village, la réquisition de sa maison tant haïe par le chef du village, les réguliers faux espoirs de retrouver son frère ou sa mère.

Pour A. il y a eu à un moment un sentiment de vengeance très fort contre le chef du village, de guerre à continuer en Centre Afrique.

Il lui reste des velléités de combat. Il s'imaginait revenir au village plus tard pour faire justice à sa famille.

Cela va beaucoup évoluer notamment au moment de l'obtention de sa régularisation administrative (après avoir été débouté du droit d'asile), en lien avec sa bonne implication à l'école, son apprentissage du français, etc.

C'est ce qui va me pousser à rallier ces deux jeunes : B. a obtenu une protection subsidiaire à l'OFPRA et A. a été régularisé par le biais d'un titre de séjour. Et les deux jeunes vont me raconter un retrait social et un isolement très fort suite à l'obtention de leurs papiers, à leur régularisation sur le sol français.

Pour B. aussi, c'est dans les trop plein de tension (lorsqu'il dit ne plus en pouvoir du foyer, de la demande d'asile, de Paris, qu'il y a trop de tentations, de trafics à faire etc.) qu'il vient me voir.

Il dit être capable d'être délinquant alors qu'il sait que la France est une chance pour lui de réussite.

Dans nos entretiens, il m'expose son personnage de héros, héros qui mérite, par les souffrances endurées, que la vie aujourd'hui soit une réussite. Ce sentiment est tellement fort que concernant la demande d'asile, il n'est pas parvenu à accéder aux concepts clés du statut de réfugié, c'est-à-dire exposer les risques encourus en cas de retour au pays, exposer les menaces de persécution subies ou fuies.

Pour lui la demande d'asile est difficile à construire (beaucoup plus que pour A.). Il se dit encore aujourd'hui, étant donné les souffrances endurées, les mauvaises rencontres, le fait d'être orphelin, que l'asile devrait lui être attribué.

Lors de l'obtention de la protection subsidiaire, B. est très mécontent et il justifie son mécontentement en disant « L'officier de protection a vu pourtant que je souffrais, les cicatrices sur mes avant bras étaient fraîches, elle a vu que j'avais des problèmes et des souffrances dans la tête ».

Il a intégré ses mauvaises rencontres et tout le pan obscur de son passé comme étant les diables et il me dit que les diables sont encore en lui, comme si il les avait ingérés.

C'est tout dernièrement en psychothérapie qu'il les évoque comme étant des agents de ses insomnies, de ses cauchemars.

La solidarité de l'entourage, la solidarité communautaire

J'ignore à quel point il y avait de la solidarité dans la vie d'A. et B. avant d'arriver au CAOMIDA. Dans ce foyer, ils retrouvent tous les deux des compatriotes avec qui énormément de liens se sont créés (à travers les plats préparés par les uns et les autres, les fêtes avec des danses traditionnelles, etc.) - même si pendant nos entretiens ils me disent : « Tout ça me casse la tête, qu'il y ait tant de jeunes de la même ethnie ».

Cela leur rappelle des moments positifs, même si cela peut être vécu difficilement. Ce regroupement au foyer pendant 18 mois a fait que ces jeunes se retrouvent et restent extrêmement liés, il y a une solidarité très forte entre eux.

A. dit quand même qu'il est extrêmement déçu car il pensait que leur relation continuerait à être ténue « à la vie à la mort » or selon lui l'individu B. s'est primé.

Il fait le lien entre le fait que ces jeunes ne soient pas des orphelins et qu'ils ne donnent pas de nouvelles.

Même s'il était « dans la catastrophe » au foyer, ce regroupement de jeunes parlant la même langue a du quand même être extrêmement restaurant, vecteur de résilience, mais il en parle peu, ce qui peut paraître normal dans le cadre d'une thérapie où l'on a tendance à s'individualiser.

➔ Après la catastrophe : l'état de la société où vit le rescapé

B. dit que ça l'a sauvé d'être extrêmement bien accueilli en France. Il voudrait s'engager pleinement dans ce qu'il appelle sa nouvelle vie en France, qui, dit-il, est une chance pour lui.

Son idéal du moi trouve un lieu pour alimenter sa vie interne et ses rêveries, il supporte bien les règles imposées par l'institution, il se maîtrise vis-à-vis des frustrations, comprend les enjeux des prises en charge, comprend que dans son bureau on peut livrer ses colères et qu'ailleurs on doit se maîtriser, demande à changer d'établissement scolaire car certains jeunes qui sont en classe avec lui parasitent les cours car ils ne sont pas assez sérieux (les jeunes français qui sont dans son CAP).

La France lui permet d'exprimer ses tendances mégalomaniaques puisqu'il me raconte souvent son projet de devenir une super star en tant qu'auteur journaliste dont l'histoire passée lui permettrait d'accéder à ce statut, en la rendant public (« écrire un roman de ma vie et devenir numéro un des ventes »).

Cela m'a fait penser à l'objet maternel de Mélanie Klein qui pense le passage du bébé vers 8 mois, de la position schizo paranoïde à la position dépressive, c'est-à-dire de l'objet partiel à l'objet total, la mère devenant unique, non clivée, seule source de la totalité des éprouvés de l'enfant.

J'ai parfois eu l'impression de voir dans B. un tout bébé face à sa maman.

Je sentais qu'il était dans ce passage entre la position schizo paranoïde totalement clivée vis-à-vis de la France (la France totalement bonne ou totalement mauvaise), accompagné d'une insoumission à la loi.

Par rapport à l'attente, B. m'a dit « Si la France me donne des papiers, je la chérirai, je deviendrai un citoyen modèle mais par contre, si elle ne me donne pas de papiers, je me soumettrai pas à sa loi et je ferai des choses très graves ».

La « maman » France est source de tout ce qui va se passer.

A. pour sa part exprime beaucoup ses désaccords avec l'institution (le CAOMIDA, l'école, l'ASE, etc.).

Les renforcements religieux dans sa posture semblent avoir une double fonction : garder la signification à exister avec des valeurs musulmanes apprises dans le passé (que l'identité continue à construire avec sens) et un renforcement de certains piliers de l'islam en réaction avec ce nouveau monde (propositions d'ouverture et d'acculturation tels des vacances en colonie tombant en même temps que le ramadan - il ne voulait absolument pas y aller, au risque de mettre à mal sa relation avec sa référente de l'ASE qui avait quand même tout fait pour obtenir un financement, il disait devoir faire ce premier ramadan en France pour se recueillir).

Il envisage les papiers avec très peu de projets, peu de désir et les rejets OFPRA et CNDA prennent tout à fait leur place dans la matrice de la « malédiction ».

Il y trouve une logique mortifère globale qui s'adapte bien à sa non-affection pour la France, non-affection qui parfois tient du dégoût.

Administrativement, Adber a été débouté de sa demande d'asile, puis régularisé par la Préfecture, car il va quand même à l'école, il apprend la chaudronnerie et la métallerie, c'est un ouvrier sérieux dans son travail.

Mais il explique « Parfois je regarde les gens courir vers le métro quand je vais à l'école, et quand je comprends que je suis comme eux, dans ce même mouvement de vie, je m'arrête et je sens qu'ils sont beaucoup trop différents de moi et je retourne me coucher ».

Pendant toute une période, A. était dans cet état. C'est à ce moment là qu'il me parlait de son désir de devenir délinquant.

Tomkewitch évoque son adolescence volée et explique que le fait qu'elle lui ait été volée créé un moteur pour aider, analyser, observer, participer à ce que l'adolescence des jeunes dont il s'occupe ne soit pas totalement volée.